Jean-du-Sud en Terre de Caïn

Par André Vallières
Avec la collaboration de Yves Gélinas

La Terre que Dieu donna à Caïn

En 1534, Jacques Cartier décrivait ainsi la Basse-Côte-Nord : « Si la terre était aussi bonne qu'il y a bons havres, ce serait un bien; elle ne se doit nommer Terre Neuve, mais pierres et rochers effroyables et mal rabotés; (...) C'est la terre que Dieu donna à Caïn.»

«Oui, des havres incroyables!» disait Yves, les yeux brillants. Moi, qui adore la navigation côtière, les endroits sauvages et les mouillages forains, j'écoutais en salivant. Et il en remettait, faisant défiler à l'écran les cartes marines de la Basse-Côte-Nord: «Regarde ces bras de mer, ces baies échancrées, ces centaines d'îles. Et les rigolets, tu connais? On peut y entrer par ici, en sortir par là, ou par là! Ça t'intéresse?» J'avais déjà navigué le long des côtes de la Minganie, en Moyenne-Côte-Nord. Mais, la Basse-Côte, c'est le pays du bout du monde. Comment résister à une telle invitation?

De Sept-Îles à la Terre de Caïn

C'est ainsi qu'en juillet 2012, j'embarque sur *Jean-du-Sud*, avec son skipper Yves Gélinas, quittant Sept-Îles en partance vers le pays du bout du monde, vers la Terre de Caïn. Les deux premières journées de navigation se déroulent comme prévu: vent fort de l'ouest, instable, et mer désordonnée. Comme si un musicien malhabile montait et descendait sans ordre la gamme de l'échelle de Beaufort. Bienvenue dans le Golfe du Saint-Laurent! Nous trouvons notre refuge pour la première nuit dans l'embouchure de la rivière aux Loups-Marins. Nous la remontons en tirant des bords au vent arrière en surveillant les petits fonds. Le soleil couchant projette l'ombre de nos voiles sur les falaises granitiques. L'apaisement du havre après la furie de la mer!

Toute la journée du lendemain, nous courons avec les moutons vers Rivière-au-Tonnerre. «Tu es bien certain que l'entrée de la baie se trouve là devant?» demande Yves, avec un scepticisme évident dans le ton de la voix. Pas surprenant, la ligne de rivage blanchie par les rouleaux de mer ne laisse voir aucune brèche. Mais, j'y étais déjà entré. Il s'agit d'aligner exactement les deux balises placées au fond de la baie et de foncer vers la rive. *Jean-du-Sud* s'élance comme un cheval débridé vers la passe qui apparaît enfin. Surprise! Moi j'y serais entré au moteur. Cependant, *Jean-du-Sud*, mené finement par Yves, s'engouffre dans le goulet, bien gîté à tribord, avec les lames qui se fracassent de chaque côté sur les plateaux rocheux. Frissons d'adrénaline en prime. Yves m'explique qu'il préférait franchir le goulet en puissance sous le vent de travers et avec une bonne gîte pour éviter de talonner. Chapeau, capitaine! Nous allons au petit moteur amarrer *Jean-du-Sud* au quai des pêcheurs. Rien de mieux que le plancher des vaches pour remettre les estomacs à l'endroit.

Le goulet pour la baie de Rivière-au-Tonnerre

Vers le large: la baie de Rivière-au-Tonnerre et son goulet d'entrée.
Au centre: les dos de baleine sculptés dans le roc par le passage des glaciers.

Après cette bienvenue brutale dans le Golfe du Saint-Laurent, Éole, grand régisseur des vents, se calme et nous envoie du beau temps pour les jours suivants. En prime, nous avons droit à un magnifique arc-en-ciel double sur fond de cumulus noir, bien abrités au fond de la baie Quarry dans l'archipel de Mingan.

Ici, une descente à terre s'impose pour aller saluer les remarquables monolithes aux visages impassibles qui se dressent dans l'anse aux Érosions.

Les plus belles îles de Mingan, nous les découvrons dans l'est de l'archipel, tout près de la côte. L'île Saint-Charles laisse un étroit chenal navigable que *Jean-du-Sud*

enfile délicatement. Dans le passage en Z des Betchouanes, les cailloux ronds défilent dans l'eau claire à quelques pouces sous la quille.

Alors que j'observe les falaises de calcaire des îles à la Chasse et Sainte-Marguerite, déformation professionnelle de géologue, Yves regarde plutôt vers la rive et dit: «Tu vois cette grande baie, Cartier y a mouillé en 1535. Il l'a nommée baie Saint-Laurent. C'est suite à l'erreur d'un cartographe italien que le nom a été étendu au golfe et au fleuve.» La Baie de la Grande Hermine, du nom de la nef principale de Cartier, continue à nous plonger dans l'histoire...

Cette belle journée de voile se termine à la baie Johan-Beetz et son coquet village aux maisons de bois colorées. Jean-Paul Harney, notre équipier, historien et philosophe, nous quitte ici. Salut Jean-Paul! Nous avons beaucoup apprécié ta bonne humeur et ton humour.

Eh! Jean-Paul! Et la barre?

Notre petit dingy sur la plage à Johan-Beetz
et *Jean-du-Sud* en arrière plan, mouillé dans la baie.

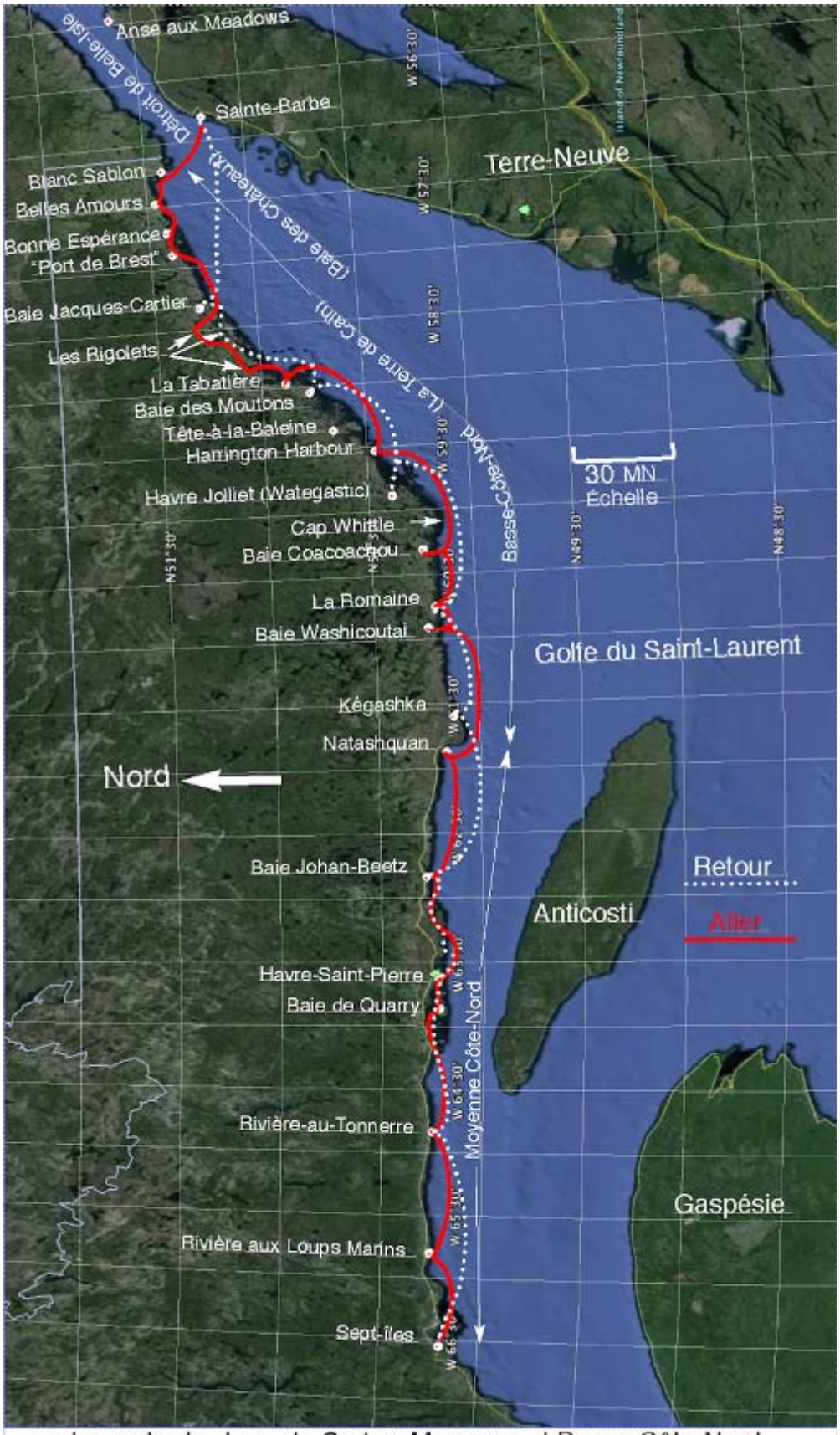
Soleil le lendemain pour voguer vers Natashquan, là où se termine, en même temps que la route, la Moyenne-Côte et où débute la Basse-Côte. Lorsque nous naviguons ainsi au large, que la route est franche et la brise jolie, nous confions la barre à *CapHorn,* notre régulateur d'allure. Nous en profitons pour cuisiner, étudier les cartes, observer les baleines, les loups-marins et les fous de bassan, surveiller les sirènes ou pour lire, confortablement calés sur les hiloires du cockpit.

À Natashquan, les nombreux bateaux de pêche venus s'abriter du vent du large encombrent le quai. Nous devons mouiller en rade, espérant ne pas trop nous faire rouler par la houle qui pénètre jusqu'au fond la baie. Mais ce n'était qu'un vœu: nous y passons une nuit misérable! À inscrire dans la liste des mauvais mouillages de la Côte.

Nous sortons de la baie de Natashquan aux petites heures du matin, sous un ciel nuageux et pluvieux. Qu'importe! La brise d'ouest s'installe et nous pousse dans la bonne direction. Au delà des falaises de sable qui s'étirent jusqu'à Kégashka, le paysage marin prend subitement un aspect rude et sévère. Les arbres disparaissent peu à peu. La côte cristalline dresse ses falaises qui plongent à pic dans la mer. Des bras de mer et d'immenses baies échancrées y pénètrent profondément. Un monde minéral s'installe. La beauté à l'état brut. Voici la Terre de Caïn.

Nous passons sur les bancs de Musquaro sous le soleil, là où allait pêcher Jean-du-Sud, le pêcheur-chasseur-contrebandier à Gilles Vigneault. Ce soir, nous découvrons notre premier bras de mer, Washicoutai, une longue baie étroite taillée dans le roc.

Aucune trace de vie, sauf les nombreux oiseaux de mer qui accompagnent notre lente remontée vers le fond de la baie: rivages de granite rose lissés par les glaciers, falaises plaquées de mousses et de lichens vert pâle, foncé, jaunâtre et, tout en haut, des épinettes qui dressent leur cime rachitique dans le soleil de fin d'après-midi. Nous mouillons l'ancre quatre milles plus haut dans un calme monastique.



La route de *Jean-du-Sud* en Moyenne et Basse-Côte-Nord

Le lendemain, nous faisons un court arrêt au quai de La Romaine, implanté au fond du Havre Gethsémani. À ne pas confondre avec la rivière du même nom qui débouche près de Havre-Saint-Pierre et qui fait l'objet d'un grand projet hydroélectrique. Yves reste à bord pour parer au fort ressac et à la mer agitée qui rendent l'amarrage dangereux. À l'évidence, la construction de ce quai n'a pas été pensée pour les petites embarcations.

Moi, je profite d'un bon samaritain motorisé pour aller au village, situé à quelques kilomètres plus loin, afin de remplir nos bidons d'essence. On me fait payer une taxe qui s'ajoute au prix indiqué à la pompe. Une taxe que ne paient pas les Innus. Oui, on est ici en pays innu. Une communauté très dynamique et bien organisée. Elle gère des pourvoiries, possède plusieurs bateaux de pêche et même une usine de dégraissage de peaux de phoques. Impressionnant. On roule partout en VTT, ces petits véhicules tout-terrain sur lesquels s'empilent la maman, les enfants et les victuailles. Sur le chemin du retour, je passe devant une école moderne fréquentée, me dit-on, par plus de 250 jeunes Innus. On y donne l'enseignement en français et en innu qui est la langue d'usage dans le village. On dit que de nombreux adultes partent encore dans les grands espaces pour la trappe et la chasse. Les derniers nomades de la Côte.

Aujourd'hui, nous allons traverser le Havre Bluff caché au sein d'un archipel sans nom. Une cinquantaine d'îles, d'îlots, de rochers qui émergent en désordre près de la côte. Plusieurs récifs à fleur d'eau ou à peine couverts... «Des roches et des rochers mal rabotés», disait Cartier. Pas beaucoup d'eau dans l'archipel mais, curieusement, un long chenal sinueux permet de le traverser. J'avance prudemment au moteur, un œil sur le sondeur alors que Yves, dans le carré, surveille la progression sur l'écran GPS, annonce le cap à suivre et les écueils à éviter. Voici le Havre Bluff, un simple élargissement du chenal, derrière la protection d'une île. On y mouillait et s'y abritait au temps de la pêche à voile. Cinq milles plus loin, nous débouchons en pleine mer et poursuivons notre route vers la grande baie Coacoachou dont le joli nom en innu signifie grand hibou. Elle cache, tout au fond, à trois milles de l'entrée, deux mouillages à l'abri de tous les vents. Notre choix se porte sur celui du nord-est que nous remontons au près sous génois avec le seul murmure du clapotis sur l'étrave. Nous mouillons sur fond de vase dans 15 pieds (4,6 mètres) d'eau: un havre paradisiaque où nous attendaient malheureusement des myriades de mouches noires affamées. Hélas, le paradis est ailleurs !

Quelques heures de lecture au petit matin, le temps de laisser passer la pluie, et nous sortons de la grande baie Coacoachou pour regagner la mer. Nous laissons sur le travers le cap Whittle facilement identifiable par ses hautes falaises rouges crevassées et souillées par les cormorans. Mais ce cap se distingue surtout parce qu'il marque un changement dans le régime des vents, sans doute à cause de l'inflexion de la côte. Alors qu'elle s'allonge généralement est-ouest depuis Sept-Îles, la côte s'oriente ici franchement vers le nord-est jusqu'au détroit de Belle-Isle.

Le cap Whittle passé, nous profitons de l'abri des îles allongées parallèlement à la côte et qui forment de nombreux havres naturels: Ouapitagone, Matchiatic, Blais... Souvent étroits, de l'ordre de 50 à 100 mètres, les passages entre ces îles étonnent par leur grande profondeur. Dans le Ouapitagone, nous longeons la rive granitique alors que le sondeur par endroits indique plus de 100 pieds (30,5 mètres)!

Passées les îles, *Jean-du-Sud* file au large à bonne vitesse vers Harrington Harbour. En fin de journée, il entre fièrement, toutes voiles dehors, dans ce havre de marins et trouve place à quai pour y passer la nuit et la journée du lendemain.

Les jolies maisons de bois aux teintes pastel s'étalent dans un délicieux désordre, directement sur les surfaces douces et polies du socle rocheux qui penchent faiblement vers la mer. Ici, ni route ni voiture, seulement des piétons, des vélos et des VTT ; on marche et on roule sur les fameux trottoirs de bois qui font la renommée du village et que plusieurs ont découvert dans le film *La Grande Séduction*. Le village a été fondé par des pêcheurs terre-neuviens, entre les années 1850 et 1880, comme plusieurs autres villages de la Basse-Côte qu'on appelait alors le Labrador canadien ou laurentien. Les habitants ont érigé, au centre du hameau, un monument en hommage à Jacques Cartier qui a reconnu les îles de l'archipel en 1534 et les a nommées *Ysles Saincte Martre*. Un sentier mène à la Grotte de Marguerite où, selon les insulaires, Marguerite de la Roque aurait trouvé refuge et survécu pendant plus d'un an, après avoir été abandonnée, en 1542, par le Sieur de Roberval, jaloux ou puritain, ou les deux...

En hiver, les pêcheurs troquent leur bateau pour une motoneige et profitent du pont de glace pour atteindre la côte. Ils remontent sur des dizaines de kilomètres les rivières gelées pour trouver des arbres qui poussent dans les sols argileux au fond des vallées abritées, loin de la toundra désertique de la côte. C'est là qu'ils bûchent le bois de chauffage, essentiel à leur survie. Par le pont de glace, ils accèdent aussi à la route blanche, cette piste de motoneige qui relie toutes les communautés dispersées le long de la Basse-Côte. Curieux quand même de constater que ces communautés de la Terre de Caïn sont moins isolées en hiver qu'en été...

Pendant que Yves va remplir quelques bidons d'eau un peu plus loin sur le quai, je visite la poissonnerie pour y acheter du poisson frais. On m'offre un magnifique flétan. Mais il est énorme! Je n'en prends que la moitié. Il faut dire que notre livre de recette n'est pas très épais. Il nous faudra 3 jours pour en venir à bout. Pendant la nuit, les fruits et légumes frais arrivent par le Nordik Express, le navire ravitailleur. Rapide visite au matin à l'épicerie pour refaire nos provisions avant de larguer les amarres à 08h00 et de quitter Harrington Harbour sous voile par la Passe Québec.

Jean-du-Sud court bâbord amure à près de 6 nœuds, 2 ris dans la grand-voile et génois à moitié déroulé. Nous passons au large de Tête-à-la-Baleine, le village de Jos Hébert, le premier facteur de la Côte-Nord, chanté par Gilles Vigneault. Deux baleines bleues, en fin d'après-midi, nous souhaitent la bienvenue au large de La Tabatière. Nous allons mouiller tout au fond de la baie, dans 28 pieds (8,5 mètres) d'eau, non loin du quai et de la grosse usine à poissons, désaffectée. Un endroit tristounet. Capitaine, un peu de rhum s'il te plait!

Couchés tôt, levés tôt sous le soleil. La mer calme et la faible brise de terre annoncent un temps idéal pour aller découvrir les rigolets. Les plus fameux sont le Grand et le Petit Rigolet qui offrent des passages navigables intérieurs parallèles à la côte. Le Grand Rigolet, d'une largeur de 200 à 300 mètres, peut être emprunté par des navires de moyen tonnage, comme le Nordik Express, pour atteindre la Baie de Saint-Augustin à l'abri des eaux agitées du large. Plus à l'intérieur des terres, le Petit Rigolet, étroit et spectaculaire, offre un passage abrité exceptionnel de 17 milles de longueur, taillé vif dans le roc.

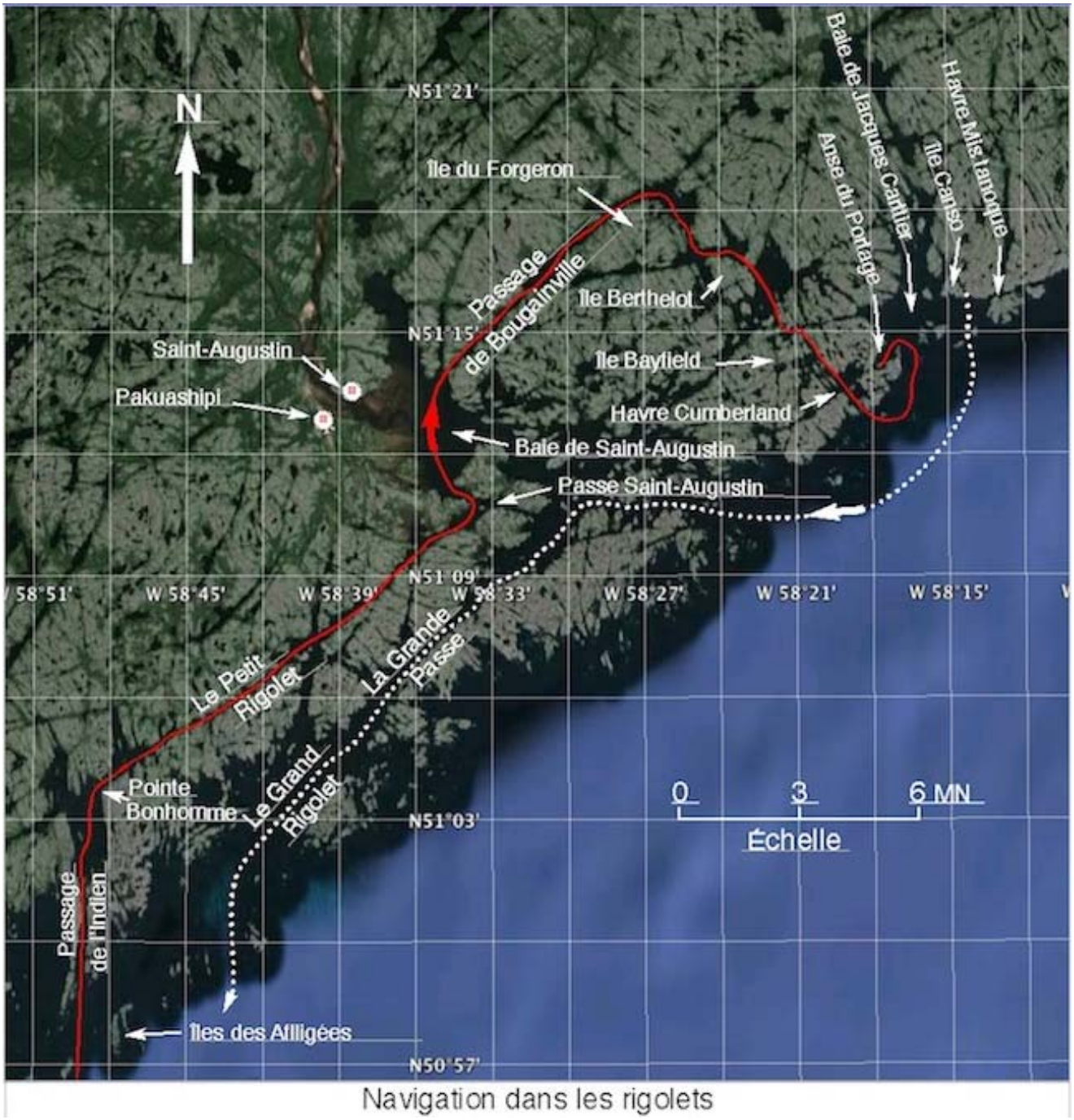
Depuis la haute mer, on accède au petit Petit Rigolet en enfilant d'abord le Passage de l'Indien. Il s'étire sur près de 3 milles entre deux langues rocheuses dont les crêtes rosées s'allument sous le soleil matinal. Magique! Le passage s'élargit en une longue baie jusqu'à la Pointe Bonhomme qui marque l'entrée du Petit Rigolet. Nous y voilà enfin.

La pointe Bonhomme

Silence
Silence
Silence
Sillage

Jean-du-Sud glisse silencieusement à 4, 5 ou 6 nœuds dans ce canal naturel, poussé par une légère brise confortable réchauffée par la terre. De l'eau et du roc, un paysage aqua-minéral extraordinaire, de la beauté sauvage. À bâbord, de minces filets d'eau cristalline dégoulinent de la mousse qui tapisse et déborde du granite incliné vers le rigolet. Yves et moi, nous parlons peu sur le bateau. Mais ici, nous épuisons tous les qualificatifs, les superlatifs, les Oh! et les Ah! Puis, nous contemplons le paysage qui se déroule comme un film au ralenti. Silence! On tourne de la beauté pour l'âme !

Sillage dans le Petit Rigolet



Navigation dans les rigolets

En rouge: l'aller. En pointillé blanc: le retour

Quelques heures plus tard, avec un ris dans la grand-voile, nous débouchons dans la grande baie Saint-Augustin. C'est là que se cache le Passage de Bougainville: il rappelle le Petit Rigolet par son orientation nord-est, son étroitesse, sa beauté minérale et sa grande profondeur. Yves remarque l'absence d'oiseaux de mer. Sans doute pour nous laisser goûter le silence. Après 7 milles de navigation dans ce passage, nous gouvernons vers le sud pour finalement atteindre la mer par le Havre Cumberland.

Après une brève sortie en mer, nous pénétrons dans la grande baie de Jacques Cartier et allons trouver refuge dans l'anse du Portage. Sur la rive, entre les deux ou trois maisons de bois, des enfants courent en nous montrant du doigt, sans doute excités par notre arrivée silencieuse, probablement le seul voilier à les visiter de tout l'été. Une journée qui restera gravée à jamais dans le livre de bord de nos plus beaux souvenirs de voile ! Avec *Jean-du-Sud*, nous avons pénétré à l'intérieur des terres rocheuses, et navigué ainsi sur une quarantaine de milles dans des canaux naturels, pour ressortir en mer à 25 milles de notre point d'entrée. Une navigation unique!

Mouillage paisible au fond de l'anse du Portage, à l'entrée de la baie de Jacques Cartier. Derrière nous, une vallée tapissée de mousse et d'arbrisseaux, en forme de U typique des vallées sculptées par une langue de glace s'écoulant vers la mer...

Réveil matinal: il reste encore des havres à explorer, des îles à visiter, de la mer à courir. Voici le Havre Mistanoque. Nous le traversons lentement alors que des chaloupes dorment sur l'eau paisible et qu'aucune fumée ne monte encore des quelques cabanes de pêcheurs posées sur le roc. Nous rencontrons ces maisonnettes ici et là, toujours dans des baies ou des passages protégés. Une petite maison isolée, parfois deux, jamais plus de trois. Les habitants des villages et hameaux de cette partie de la côte viennent y passer l'été. Un besoin irrésistible d'espace et de liberté. Leur maison à la campagne! Tête-à-la-Baleine, la francophone, fait exception: les habitants quittent aussi leur village d'hiver, bien protégé au fond de la baie Plate; cependant, ils migrent en groupe dans un village d'été bâti au large, sur l'île Providence, loin des mouches et près des postes de pêche. Même l'église du village s'y trouve.

Nous longeons la côte rocheuse accore, du gneiss gris, dur et massif, où s'accrochent ici et là quelques épinettes rabougries et des bouleaux nains échevelés, «des petits bois avortés» comme les décrivait Cartier. Des bras de mer étroits s'engouffrent sur plusieurs milles vers le nord, à l'intérieur de la côte: baie Mistanoque, baie Napetipi, baie des Homards, baie des Rochers. De véritables fjords creusés par des langues de glace vers la fin de la dernière glaciation. Le nordet forcit. La houle rebondit sur la côte et lève un clapot désagréable. Heureusement, nous atteignons bientôt les eaux protégées, entre la côte et de nombreuses îles: îles aux Chiens, îles Hautes, îles Eider, île Lizotte... Les plus petites sont dénudées, «pelées» disaient les anciens. Dès qu'elles atteignent une certaine taille, disons une centaine de mètres de longueur, elles se parent de verdure dans une riche gamme de verts, des mousses ou des lichens surtout. Les plus imposantes se couvrent de thé du Labrador, de fleurs et de baies sauvages telles que l'atoka (canneberge) et la chicoutai. De nombreux oiseaux marins couvent et élèvent leurs petits sur ces îles: canards eider, petits pingouins, huards, goélands...

Le temps s'adoucit avec le soleil qui monte. *Jean-du-Sud* avance dans la baie du Vieux-Fort, ce havre superbe parsemé d'îles franches qui correspond, selon les historiens, au fameux «Port de Brest» où les marins-pêcheurs du XVIe et XVIIe siècle avaient établi une base de pêche importante. Un paradis pour les

navigateurs. Avec un peu plus de temps, nous aurions pu remonter six milles dans les terres jusqu'à la baie des Esquimaux, et revenir vers la mer par le passage Champlain, une fissure rectiligne qui aboutit à la Passe aux Caribous. Nous traversons la magnifique baie de Bonne-Espérance et contournons prudemment l'île de la Demoiselle. La sortie vers le large, par l'étroit Chenal de l'Est, se négocie délicatement. Il faut d'abord serrer le vent au maximum en longeant la Demoiselle, puis abattre en grand pour éviter un haut-fond et lofer ensuite pour en éviter un autre. Un pêcheur dans sa barque à moteur vient nous prévenir: «*There is not much water down there !*» Oui, merci, on le voit bien ! Une quille longue, ça peut aussi servir de sondeur !

Nous voici en mer, mais cette fois sans la protection des îles pour les 15 prochains milles jusqu'à Blanc-Sablon. Sur la route, Yves propose d'aller visiter le

Havre des Belles Amours. Invisible depuis la haute mer, on le découvre au bout d'un passage vers la terre, suivi d'un crochet vers le sud-ouest: un vrai havre de

contrebandier abrité de tous les vents et de toutes les mers. Nous ne manquons pas d'en faire le tour. Attention quand même à une patate de roche à peine couverte à son entrée! «Il faut bien l'arrondir!» dirait *Jean-du-Sud*, s'il pouvait parler... Nous allons mouiller 7 milles plus loin, près de Brador et de Blanc-Sablon, au Havre à la Frégate, un magnifique abri découpée dans l'île du Bassin. Les marins-pêcheurs du XVIe siècle fréquentaient déjà l'endroit qui portait, selon Cartier, le charmant nom de «Havre des Illettes».

Nous avons parcouru 450 milles depuis Sept-Îles où nous devrons revenir dans dix jours. Mais la côte de Terre-Neuve ne se trouve qu'à 25 milles dans l'est, de l'autre côté du détroit de Belle-Isle. Avant d'être fréquenté par les marins-pêcheurs, ce détroit avait vu passer les Vikings qui avaient établi, dès l'an mille, une base à l'Anse aux Meadows sur la côte de Terre-Neuve. L'équipage de *Jean-du-Sud* se consulte et prend rapidement la décision: Au diable le retour dans les vents d'ouest, nous partons chez les Vikings !

Appareillage au petit matin par un temps gris, peu venteux, avec un ris dans la grand-voile bordée plat pour amoindrir le roulis. Nous laissons sur bâbord l'île aux Perroquets puis l'île Verte (*Greenly*), un refuge d'oiseaux migrateurs où nichent plus de 20,000 macareux, la plus grande colonie du Québec. Ils vont et viennent en battant leurs courtes ailes d'un vol saccadé et rapide. Vers 7h30, signe de bonne fortune, une troupe de dauphins à flancs blancs vient nous tenir compagnie. Le vent forcit et *Jean-du-Sud* cingle sous génois à demi déroulé vers la côte terre-neuvienne. Superbe traversée: nous mouillons l'ancre à 10h30 dans la baie de Sainte-Barbe. Sur cette côte, qui appartenait à la France jusqu'au traité d'Utrecht en 1713, plusieurs villages, îles, baies et mouillages portent encore des noms français, mais on n'y parle plus la langue, sauf dans la péninsule de Port-au-Port.

Nous trouvons rapidement un taxi qui accepte de nous conduire à l'Anse aux Meadows située à environ 140 kilomètres d'ici par la route, vers le nord, près de l'entrée du détroit de Belle-Isle. Les pêcheurs européens du XVIe siècle appelaient ce détroit «la Baie des Châteaux». Une allusion sans doute aux châteaux de glace, les icebergs, qu'ils voyaient dériver silencieusement vers le sud, vers le fond d'une baie aux limites alors inconnues - le Golfe du Saint-Laurent. Nous passons l'après-midi à admirer les reconstitutions historiques et à examiner les quelques vestiges de l'établissement viking, révélés par les fouilles archéologiques. C'est sans doute ici que les premiers fils d'Européens ont vu le jour en terre d'Amérique.

Sur la route de retour, le chauffeur de taxi nous explique, dans un anglais terre-neuvien difficile à comprendre, que la pêche ne donne plus, les villages se meurent et les jeunes partent travailler dans les mines au Labrador

ou dans le pétrole en Alberta. Une triste histoire qui ressemble à celle de la Basse-Côte-Nord.

Ce soir, dans ma couchette, avant de m'endormir, je songe à l'homme nomade. C'est ici, tout près, que les humains ont complété leur tour de terre: quand les Vikings, venus de l'Est par le Groenland, ont rencontré les autochtones arrivés de l'Ouest par l'Asie, la Sibérie et le détroit de Béring...

Le vent souffle toute la nuit et la journée du lendemain, à 20 à 25 nœuds du suroît. Nous profitons du contretemps pour aller faire une lessive, prendre une douche et remplir nos bidons d'essence. Le temps commence à manquer pour le retour à Sept-Îles...

Le retour

Heureusement, le vent vire au sud-est. Eh oui ! Le vent adonne pour débuter notre retour vers l'ouest. *Jean-du-Sud* file à 6 nœuds vers la Basse-Côte sous un vent de travers avec deux ris dans la grand-voile. Nous larguons le dernier ris à 11h00. Le vent s'essouffle rapidement et nous abandonne peu après. Moteur. Plusieurs grains de vent chargés de pluie lèvent une forte houle désorganisée. C'en est trop pour Hyppolite, notre pilote électrique. Yves tente vainement de le réparer: pas de chance, le disjoncteur a sauté. Nous nous relayons, misérables, à barrer sous la pluie. Cher Hyppolite, tu nous manques déjà! Heureusement, la pluie cesse et le vent reprend. Nous atterrissons à la brunante dans un mouillage coincé entre la côte et l'île de Canso, du côté est de la baie de Jacques Cartier. Bonne journée, 62 milles au loch.

Le lendemain, la brume se lève peu à peu, mais pas le vent. *Jean-du-Sud* progresse au moteur toute la journée, d'abord dans la Grande Passe, ensuite dans le Grand Rigolet. (Voir la carte, page 17). Nous laissons sans regret la Tabatière sur tribord.

Le hameau de Baie-des-Moutons

La jolie baie des Moutons abrite, tout au fond, le quai des pêcheurs où *Jean-du-Sud* trouve refuge pour la nuit. On se croirait encore à Terre-Neuve! Nous profitons d'une source en haut du village pour faire de l'eau. Le quai s'anime. Un bateau de pêche vient décharger sa cargaison. Le seul encore actif, me dit-on. J'en profite pour m'informer des moutons. Ma question semble surprendre. On me répond qu'il n'y en a jamais eu. Ni vache, ni cheval, ni chèvre! Bien sûr, la rudesse du climat ne permet pas la culture de fourrage pour l'hiver et les glaciers ont ramassé les sols en passant. Pas surprenant que Cartier n'ait vu «qu'une charretée de terre (...) sur ces pierres et rochers effroyables et mal rabotés». Dégustation de homard accompagné d'une bouteille de vin blanc gardée bien au frais dans les cales grâce au froid courant du Labrador. Bonheur et imagination... Des moutons? Peut-être, concluons-nous, mais du genre marin, tels ceux qui doivent courir par grands vents sur cette baie peu profonde...

Le lendemain, *Jean-du-Sud* taille sa route au près dans une mer maniable. Mais, en fin d'après-midi, le suroît forcit, la mer se creuse et il ne progresse plus malgré l'aide du hors-bord. Nous décidons d'aller nous réfugier dans le magnifique Havre Jolliet, derrière l'île Watagheistic. En Basse-Côte, on trouve rapidement un plan B ou C, car les mouillages abondent. Un coucher de soleil magnifique mais, pour l'apprécier, il faut s'asperger d'insectifuge afin de résister aux attaques des mouches noires affamées. Notre souper à nous, c'est plutôt au maquereau.

«Bonjour capitaine», dis-je à moitié endormi ; Yves, déjà sur le pont, a relevé l'ancre dès 04h10. Je m'extirpe rapidement de mes deux sacs de couchage, enfile trois épaisseurs de vêtements chauds, trouve ma tuque et mes gants et rejoins Yves dans le cockpit. Nous sortons du mouillage cap à l'est, en plein sur la boule de soleil rouge qui s'élève au dessus des collines et embrase la brume dans un paysage de bout du monde.

Étincelle d'éternité. Je pense à la chanson que chante Fred Pellerin : «On est au commencement du monde / Le rideau s'ouvre sur la terre / L'aube se lève, la rosée tombe / Comme au théâtre, il faut se taire...»

Lever de soleil dans le Havre Jolliet

Vers le large au radar, sondeur et GPS, à fleur de cailloux et d'îlots qui apparaissent souvent à la dernière minute. Comment diable faisaient-ils, les capitaines de goélettes à voile qui bourlinguaient par ici? Dans ses instructions nautiques pour l'approche dans la brume de Watagheistic, Bayfield, en 1863, recommandait : «de bien veiller du haut des mâts tant les récifs y sont nombreux.»

Nous revirons le Cap Whittle dans l'autre sens. Yves a repéré sur la carte un passage qui serpente sur une dizaine de milles entre les îles, près de la côte, au nord des Îlots Audubon. Un faible vent se lève du sud, nous hissons enfin la grand-voile et envoyons le *reacher* : vitesse entre 4 et 5 nœuds sous un ciel radieux et une mer plate dans ce passage protégé. «Sacrée belle voile», de dire Yves! Retrouvant la mer à la sortie du Havre Bluff, nous rencontrons cependant un vent bien établi du suroît qui lève des lames de plus en plus creuses. En face de La Romaine, *Jean-du-Sud* n'avance plus. Nouveau plan B: nous nous déroutons vers le Havre de Gethsémani et allons mouiller dans une baie à l'ouest du quai de La Romaine, bien protégée des vents du secteur sud-ouest. Départ vers le large au petit matin, sur une mer d'huile.

Un épais banc de brume nous rattrape peu à peu et finit par nous envelopper complètement. Nous observons alors un phénomène optique étrange : deux ronds lumineux et diffus nous tiennent longuement compagnie vers l'avant, de chaque côté de l'étrave, allumés sans doute par le soleil blafard qui nous arrive de l'arrière. Un arc-en-ciel aux couleurs subtiles les réunit. Oui, un arc-en-ciel de brume ! Je n'avais jamais rien vu de la sorte.

Toujours dans la brume, nous entrons dans le Havre de Kégashka au radar. Le plein d'eau fait et un bidon d'essence acheté d'un pêcheur, nous repartons rapidement. La brume au large se lève finalement sur l'heure du midi. Nous tirons des bords dans un vent aléatoire qui nous abandonne complètement vers 18h30. Moteur.

Kégashka

J'aime bien barrer. Je rêvasse, je surveille les dos de baleine, les nageoires de marsouins, ou je chante aux fous de bassan qui planent autour du bateau. Non, je n'ai pas entendu de sirènes. Mais ce soir, dans la noirceur et la froidure, je ne chante pas, je m'ennuie d'Hyppolite. Arrivés à la bouée d'entrée pour Johan-Beetz, nous constatons qu'un des feux d'alignement ne fonctionne pas. Nous franchissons prudemment le passage d'entrée dans la nuit avec l'aide du sondeur, du GPS et de la bouée verte qui clignote au milieu de la baie. Mouillage à 01h40, après avoir parcouru 93,3 milles au loch. Bonne nuit, capitaine.

Nous augmentons la cadence. Une journée pour atteindre Havre-Saint-Pierre au moteur, en reprenant le magnifique passage des îles Sainte-Geneviève et de la Chasse. Dernier plaisir, nous embouquons délicatement l'étroit chenal derrière l'île Saint-Charles pour sortir par la baie des Trilobites. Quel pays merveilleux!

Nous quittons le Havre à 5h30. Moteur et voile en alternance. Au large de la Longue Pointe de Mingan, des rides de courant forment comme une rivière au sein du fleuve et nous fournissent une poussée additionnelle de 1 à 2 nœuds vers l'amont. Des phoques de plus en plus nombreux s'y ébattent. Des centaines de fous de bassan planent et plongent dans une mer bouillonnante. Et là, tout près sur bâbord, nous admirons une grande chasse étrangement bien orchestrée: des phoques qui poursuivent un banc de poisson par en dessous, alors que les fous les attaquent par dessus! Incroyable!

Après une nuit reposante au quai de Rivière-au-Tonnerre, *Jean-du-Sud* file directement vers Sept-Îles où nous arrivons en fin de journée, après une croisière exceptionnelle de 24 jours dans un pays fabuleux. La Terre de Caïn? C'est la terre de la beauté sauvage! Ce récit n'en donne qu'une faible image, mais comme le chante Claude Gauthier : «Peux pas tout vous conter / Dans le long et le large / Faudrait faire vos bagages / Et que vous y alliez...»

Démâtage à Sept-Îles

Sortie de l'eau

Un bateau dans ma cour...

Note: Toutes les photos ont été prises par un membre de l'équipage, sauf celle du macareux, page 22, de source anonyme (internet).